

Laurent Berger



" Plume "

chansons à lire

© Tohu-Bohu • 1998

Mais que peut-il y avoir sous les îles  
Que le soleil endort  
Imaginaire pour un enfant des villes  
Quel envers du décor  
Quel envers du décor

Le fil mince  
D'un souvenir  
Que la mémoire évince  
Des villes mortes  
Sans devenir  
Que le courant emporte

Un port-en-port  
Sans revenir  
Un dernier rêve encore  
Un corps à corps  
Jusqu'à mourir  
Une fille aux trésors

Mais qu'est-ce qui peut faire qu'un temps immobile  
Redessine nos rides  
Jusqu'à nous faire d'un regard trop fragile  
Une voile sans bride  
Une voile sans bride

Un cœur avide  
Mais fatigué  
D'une raison lucide  
Un enchanteur  
Désenchanté  
De son rôle d'acteur

Mais que peut-il y avoir sous les îles  
Que le soleil endort  
Imaginaire pour un enfant des villes  
Qui se perd au dehors  
Qui se perd au dehors



Quand on n'a rien à dire et du mal à se taire  
On peut toujours aller gueuler dans un bistrot,  
Parler de son voisin qui n'a pas fait la guerre,  
Parler de Boumediene et de Fidel Castro,  
Parler, Parler, Parler... pour que l'air se déplace,  
Pour montrer qu'on sait vivre et qu'on a des façons,  
Parler de son ulcère ou bien des saints de glace,  
Pour faire croire aux copains qu'on n'est pas le plus con.

Quand on n'a rien à dire on parle de sa femme  
Qui ne vaut pas tripette et qui n'a plus vingt ans,  
Qui sait pas cuisiner, qui n'aime que le drame,  
Qui découche à tout va, qu'a sûr'ment des amants.  
On parle du Bon Dieu on parle de la France  
Ou du Vittel-cassis qui vaut pas çui d'avant,  
On pense rien du tout, on dit pas tout c'qu'on pense.  
Quand on a rien à dire on peut parler longtemps.

Quand on n'a rien à dire on parle du Mexique,  
De l'Amérique du Nord ou tous les gens sont fous,  
Du Pape, du tiercé, des anti-alcooliques,  
Du cancer des fumeurs et des machines à sous,  
Des soldats, des curés, d'la musique militaire,  
De la soupe à l'oignon, de l'île de la cité.  
Quand on a rien à dire et du mal à se taire,  
On arrive au sommet de l'imbécillité.



Dédé Brassens  
Parlez-lui du Bon Dieu  
Il s'antéchriste des bondieuseries  
Mais dit une prière  
Innocence de vie  
Car il sait l'enfer  
Il sait le paradis

Dédé Brassens  
Parlez-lui de l'amour  
Il offre alors au cocu de son choix  
Princesse de basse cour  
Ou bien putain de roi  
Mais à chacun son tour  
Cupidon est comme ça

Dédé Brassens  
Parlez-lui d'amitié  
C'est sûr qu'il vous mènera en bateau  
Mais vous ne craignez rien  
Sa coque ne prend pas l'eau  
Elle vous mènera loin  
Elle vous mènera haut

Dédé Brassens  
Parlez-lui de Brassens  
Un œil au ciel il salue l'immortel  
Et comme au Vieux Léon  
Se montre ami fidèle  
Rechantant ses chansons  
Au public éternel

Mais Dédé Brassens  
Croyez pas qu'il profite  
Qu'il fait gonfler son la sur le dos d'un mort  
Car c'est un modeste  
Il partage un trésor  
Pour que chansons restent  
Faut les chanter encore



C'était une valse raide  
Tout procès d'amour se plaide  
Qu'on le gagne ou qu'on le perde  
Faut pas garder le cœur tiède

C'était une valse dure  
Des mensonges en murmures  
Deux orgueils qui s'assurent  
Qu'il ne restera rien de nos murs

C'était une valse sourde  
Une valse de plus en plus lourde  
Entre un « pauvre con » et une « pauvre gourde »  
Bien décidés d'en découdre

C'était une valse pute  
Des injures, des insultes  
Nous voilà bel et bien adultes  
Quand nos amours sont adultes

C'était une valse rude  
A saigner jusqu'aux préludes  
De nos anciennes habitudes  
Nous revoilà deux solitudes

C'était une valse sans hésitation  
" Garde tes poèmes et reprends tes chansons  
Mais rends moi mes "Je t'aime"  
et rends moi mon nom  
Et pour le reste oublions "



Les fous n'ont dans le cœur  
Plus d'amour plus de peur tu sais  
On les confond bientôt  
Avec leur drapeau c'est vrai

Ils rangent leur enfance  
Tout au fond d'un grenier au sec  
Et cachent leurs souffrances  
Leurs blessures, leurs regrets avec

Et quand sur leur passage  
Un sourire ouvre sa cage  
Ils se disent : « c'est dommage,  
Mais il faut savoir être sage. »

Les fous n'ont qu'un seul rêve  
Un jour tirer la fève enfin  
Quand on coupera l'gateau  
Au changement de bureau prochain

Et ils ont dans la tête  
Des formules pour compter le temps  
Qu'ils ont appris, pas bêtes  
Et savent s'y abriter souvent

Et forts en propagandes  
Ils ouvrent des galeries marchandes  
De sentiments à la demande  
De sentiments à la demande

Les fous vieillissent bien  
Et n'ont pas peur de vieillir pourtant  
Quand arrive la fin  
Ils ne savent plus très bien  
S'ils ont su  
Ce que vivre veut dire



C'était au petit jour et la mer était basse.  
Je vivais dans le noir depuis longtemps déjà,  
Je me sentais rompus de corps et l'âme lasse,  
Et j'écoutais en moi la voix de Jéhovah  
Lorsque soudainement, et cul par dessus tête,  
Je me sentis partir comme en un tourbillon,  
Effrayé, non pour moi, bien-sûr, mais pour la bête  
Qui me servait d'asile autant que de prison.

Je compris, peu à peu, qu'elle était immobile,  
Je ne ressentais plus les remous de la mer...  
En découvrir l'issue me fut assez facile,  
Je retrouvai la vue et la douceur de l'air.  
Et brusquement je fus au milieu d'une foule  
Qui courait en tous sens et poussait des clameurs,  
Couvrant le bruit du vent et celui de la houle.  
Alors je fus saisi d'une indicible peur.

Titubant, j'avais, les mains sur les oreilles,  
Menacé de m'abattre à chacun de mes pas.  
Je criais ce que Dieu m'avait confié la veille,  
Bousculé par des gens qui ne m'écoutaient pas.  
Ayant parlé trois jours, je m'écroulai par terre.  
Tout ce monde était fou, je n'y pouvais plus rien.  
Il ne me restait plus désormais qu'à me taire.  
Nul désespoir, jamais, ne fut égal au mien...

Alors, je décidai, pour y cacher ma peine,  
De regagner l'abri de mes anciens tourments,  
Mais lorsque je voulus rejoindre ma baleine  
Je ne vis devant moi qu'un grand tas d'ossements.



Les belles lettres d'amour  
Ne disent pas grand-chose  
Elles parlent de toujours  
Mais jamais de demain  
Elles embaument la rose  
Mais en peau de chagrin  
Les belles lettres d'amour  
Un jour ne disent plus rien

Les belles lettres d'amour  
Tu vois c'est le printemps  
C'est enfin les beaux jours  
C'est le cœur qui s'étonne  
Et l'été tout brûlant  
Mais quand revient l'automne  
Parapluie sur l'amour  
Le courrier se chiffonne

C'est pas le désespoir  
C'est un rêve qui se perd  
Qui s'oublie dans l tiroir  
Et la mémoire s'arrange  
D'une couche de poussière  
Pour que la vie se range  
Quand un jour par hasard  
On va relire l'échange

Les belles lettres d'amour  
Il faut savoir les lire  
La tête en abat-jour  
Le cœur en filament  
C'est pas du devenir  
C'est un mauvais placement  
De simples lettres d'un jour  
Mais un sourire comptant





Entre le septième ciel  
Et le bon vieux paradis  
Entre le plaisir charnel  
Et l'éternel ennui  
Entre l'immédiat déduit  
Et une partie d'anges en l'air  
Qui nous attend c'est promis  
Une fois six pieds sous terre

Entre la grâce du père  
Et les seins de Marie  
Qui si elle me laisse faire  
Me laissera sain d'esprit  
Entre le vin du calice  
Le repos dans les hosties  
Et l'ivresse des délices  
Mon dieu qu'est ce que je choisis

Entre la pomme croquée  
Et le fruit qu'est tout pourri  
Qu'on a laissé se gâter  
Quand on en avait envie  
Entre la peur de l'enfer  
La luxure du poignet  
Contre une heure d'amour sur terre  
Six Pater et deux Avé

Entre le péché de chair  
Et la chaire des péchés  
La vie ceinte d'un désert  
L'île de la lubricité  
Se jeter dans la Cène  
Pour éviter la Naïade  
Ou bien plonger dans l'obscène  
En guise de parade

La culotte de charlotte  
Ou la calotte papale  
La quéquette qui capote  
A soulever sa pierre tombale  
Entre le péché d'amour  
Et les guerres des fidèles  
Les croisades sans retours  
Entre pauvres mortels

Je m'tricote des capotes au point de croix (ter)



On fait parfois des promesses  
Sans s'en apercevoir  
On dit bonjour, on dit bonsoir  
On tend une main, un sourire, un regard  
Mais pour celui ou celle à qui l'on s'adresse  
Cela sonne comme un nouvel espoir  
On fait parfois des promesses  
Sans s'en apercevoir

On fait parfois des promesses  
Sans s'en rendre compte  
C'est un regret, c'est une honte,  
C'est une peur que l'on démonte  
Ou alors du fond d'un puits de tristesse  
C'est une envie que l'on remonte  
On fait parfois des promesses  
Sans s'en rendre compte

On fait parfois des promesses  
Sans en avoir l'air  
On fait mine de porter la terre  
Et de porter les hommes et tout l'univers  
Mais comme on ne porte jamais  
Que ses propres faiblesses  
On finit alors par se taire  
On fait tellement de promesses  
Sans en avoir l'air



Hé plume  
J'ai dans la tête un chant d'oiseau  
Une poussière de ton costume  
Qui se dessine sur mes carreaux

Hé plume  
Apprends-moi les oies sauvages  
Les mille chevaux de l'écume  
Et les mots vagues sur la page

Hé plume  
Les océans que l'on traverse  
Sont plus profonds que de coutume  
Quand un vent chagrin les transperce

Hé plume  
V'la qu'à ton âge t'es toujours vierge  
Pourtant tous les feux que t'allumes  
Tous les Grands Jacques, tous les Beaux Serge

Hé plume  
Je te dispense du soleil  
Si tu dispenses sur mes brumes  
Le goût du sucre le goût du miel

Hé plume  
Y a des moments je perds la rime  
Même bien à chaud sur l'enclume  
Je ne bats plus que la déprime

Hé plume  
Mais pourquoi laisses-tu la place  
A cette arrogante amertume  
Qui ne dit rien mes mots s'effacent

Hé plume  
J'ai dans la tête un chant d'oiseau  
Une poussière de ton costume  
Que je dessine sur mes carreaux



Sur la place de mon village  
Un décor s'est planté  
Un homme entre deux âges  
Et son fils ont joué  
La pièce s'appelait  
Dialogue de sourds  
Entre deux coeurs trop lourds  
Du moins l'ai-je supposé

Le rideau se lève  
Le premier acte commence  
L'un traîne ses peurs, l'autre mène ses rêves  
Mais c'est sans importance  
Aucun d'eux n'ouvre les lèvres  
Tout se joue de silence  
On aimerait qu'une voix s'élève  
Mais tout se joue de silence

Sur la place de mon village  
Un décor s'est planté  
Un homme entre deux âges  
Et son fils ont joué  
La pièce s'appelait  
Dialogue de sourds  
Entre deux coeurs trop lourds  
Du moins l'ai-je supposé

Le rideau se lève  
Le deuxième acte commence  
L'un comme l'autre ils se lèvent  
L'un vers l'autre ils s'avancent  
Mais lorsqu'ils sont à portée de lèvres  
Leurs mots s'échouent sur le silence  
Comme une bouteille sur la grève  
Leurs mots s'échouent sur le silence

Sur la place de mon village  
Un décor s'est planté  
Un homme entre deux âges  
Et son fils ont joué  
La pièce s'appelait  
Dialogue de sourds  
Entre deux coeurs trop lourds  
Du moins l'ai-je supposé

Le rideau se lève  
Le dernier acte commence  
L'un se meurt son âme s'élève  
L'autre pleure et pleure sa chance



J'étais un aigle, j'étais un roi  
Forts et faibles priaient pour moi  
Quand je survolais leur terre si basse  
Ils me suivaient rêvant d'espace  
Seul le vent par instant  
Pouvait prendre en main mes desseins

Mais aujourd'hui  
Quelle est ma vie ?  
Quel est mon nom ?  
Mais aujourd'hui  
Je suis sans vie  
Je suis sans nom

J'étais le vent, j'étais un dieu  
A tout instant, je faisais les cieux  
Menant la pluie, séchant la terre  
Tantôt ami, tantôt colère  
Seuls les hommes pouvaient en somme  
Par leur courage supporter ma rage

Mais aujourd'hui  
Quelle est ma vie ?  
Quel est mon nom ?  
Mais aujourd'hui  
Je suis sans vie  
Je suis sans nom

J'étais un homme, j'étais un sage  
J'avais en somme le plus bel âge  
Femmes, enfants et mêmes guerriers  
Prenaient le temps de m'écouter  
Seule la mort sans remords  
Osait arrêter mes pensées

Mais aujourd'hui  
Quelle est ma vie ?  
Quel est mon nom ?  
Mais aujourd'hui  
Je suis sans vie  
Je suis sans nom

